

## LE CINÉMA DE LA VIE

Dimanche. Dans le petit appartement du quartier Bacalan à Bordeaux, Hélène attend le retour de son mari. Comme à l'accoutumée, il a passé l'après-midi avec les copains. Aujourd'hui, foot et ... bistrot.

La jeune femme finit la préparation d'un plat de spaghetti à la Bolognaise, régal de Christian et son regard effleure la photo posée sur le buffet. Son cœur se gonfle, la gorge se noue. Cette mariée radieuse, se noyant dans le regard d'eau de son mari, est-ce bien elle ?

Ma pauvre Hélène, que ne donnerais-tu pour retrouver l'insouciance de ce jour d'été 1967 ?

Bourges. Les bottes résonnaient sur les pavés. Deux groupes d'hommes en uniforme vert de gris, épaulettes, casque et ceinturon arpentaient la place à chaque extrémité de la cathédrale, œil rivé sur les magnifiques portails aux imposants bas-reliefs.

Quatre hommes, entre trente et quarante ans, étaient sortis par celui de droite. « Halt ! Hände hoch ! », quatre hommes aussitôt cernés, menottés, enfournés dans deux tractions- avant Citroën, sans espoir de fuite. « Schnell ! Schnell ! » Coup d'accélérateur. Déjà, hors de vue.

Depuis vingt minutes tu te faufilais entre les personnes attroupées derrière les grilles longeant à quelques mètres d'intervalle la cathédrale gothique. Tu voulais voir de près, n'hésitant pas parfois à bousculer l'un ou l'autre et scrutant effrontément le visage des S.S. Déception ! Tu n'avais toujours pas reconnu Celui que tu étais venue voir.

Cinq ans plus tôt, tu l'avais découvert sur l'écran. Près de Paul Newman, Robert Mitchum et Jean-Claude Pascal, tu avais punaisé alors un immense poster extrait de ton

magazine favori Cinémonde. Ton préféré, c'était Lui, Hardy Krüger, Pierre, ce pilote de guerre, devenu amnésique après un crash. Tu avais soigneusement étudié l'emplacement et que tu sois dans ton lit ou te déplaces dans ta chambre, le regard bleu ne te quittait jamais. Cette blondeur, ces yeux d'eau, cet air candide te transportaient dans des rêves sans fin. Tu n'étais plus seule.

Toi aussi, comme la petite Françoise du film, avais été placée en pension, et qui plus est, dans la ville où vivaient tes parents, trop occupés, paraît-il pour pouvoir s'occuper de toi. Pendant sept ans tu suivis des études qui te menèrent au baccalauréat. Tu trouvas là plus de réconfort entre tes camarades de classe et tes professeurs qu'auprès de tes parents que tu retrouvais un dimanche sur deux. Ce couple désuni ne t'apportait pas la tendresse et la complicité dont tu avais besoin et lorsque ton père t'amenait au jardin public ou faire quelque autre promenade, tu le sentais toujours distant, ailleurs.

Quand tes parents avaient enfin pris la décision de vivre chacun de leur côté, tu étais venue passer une dizaine de jours chez ton père à Bordeaux pour chercher un studio afin de suivre des études littéraires à la faculté de Talence.

Ce jour-là, tu avais croisé Mireille, la fille d'une voisine, rapidement présentée deux jours plus tôt.

- Cet après-midi je vais au cinéma. Une amie m'a chaudement recommandé ce film, je ne voudrais pas le rater. Au lieu de tourner en rond dans l'appartement, viens avec moi, nous pourrons en discuter après.

- D'accord. Mon père ne rentrera pas avant six heures et pour ce que nous nous disons de toute façon ...

Vous vous étiez donc rendues toutes deux au Français. La rotonde aux hautes colonnades et la grande salle de cet ancien théâtre aux fauteuils de velours rouge t'avaient impressionnée par leur taille et leur élégance. Bien calée dans un des sièges profonds, un

trouble étrange t'avait saisie devant les images qui défilaient sur l'écran. Tantôt tu étais cette fillette délaissée à qui Pierre faisait la promesse de rendez-vous tous les dimanches et ce bel homme aux yeux clairs devenait ton père d'adoption, ton soutien, ton repère. Tantôt l'amitié ambiguë qui flottait entre le jeune pilote et la petite Françoise troublait au plus haut point la jeune fille de dix sept ans que tu étais alors. « Les Dimanches de Ville d'Avray » étaient les tiens et ce jeune pilote, l'homme de ta vie. Tu aurais voulu être dans les bras de Pierre, bercée par Pierre, protégée, aimée par Pierre.

Longtemps après la sortie de la salle tu avais flotté dans tes rêves, habitée par la tendre histoire ambiguë et pourtant si pure.

Cinq ans plus tard, en vacances chez ton grand-père dans le Cher, tu appris par la presse que Claude Autant Lara tournait dans la ville *Le Franciscain de Bourges* et la vedette n'était autre que Lui. Un bond dans la poitrine. Tu te rendis alors sur les lieux du tournage. Non seulement tu allais Le voir en chair et en os, mais peut-être pourrais-tu aussi Lui adresser quelques mots, obtenir un autographe...

Pas d'Hardy Krugër, mais une voix ferme:

- Attention, mademoiselle, ne vous appuyez pas comme ça sur la barrière, vous allez la faire tomber.

Décidément, ce n'était pas ton jour. Non seulement tu n'avais pas vu ton idole, mais en plus on te houspillait.

- Excusez-moi, je suis petite, je ne vois pas bien. Désolée.

- Mais vous y voyez très bien là où vous êtes.

C'en était trop. Tu te retournas vivement, prête à riposter et ... te sentis fondre devant un tel regard. Allait-il percevoir ton émotion ?

- Je vous assure que vous avez failli renverser la barrière.

- Failli, peut-être, mais elle est toujours debout.

- Vous n'avez jamais tort, n'est-ce pas ?

- Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites avec cet uniforme allemand ?

- Je suis figurant.

- Ce doit être passionnant de vivre une telle expérience.

- Oh, vous savez, je ne fais pas grand-chose.

- Et Hardy Krüger, où est-il ?

- Il n'est pas là. Aujourd'hui on filme une prise d'otages et il n'est pas concerné. Il tient le rôle d'un moine- soldat et tournera surtout dans la prison.

Si déçue quelques minutes plus tôt, tu accueillis la nouvelle avec une tranquillité qui te surprit toi-même, et, d'un geste machinal, t'épongeas le front. Il faisait chaud sur les pavés de Bourges.

- C'est fini pour aujourd'hui. Vous avez soif ? Je vous offre mon Orangina. On nous en donne sur les lieux du tournage et honnêtement, je préfère un bon whisky.

Cette phrase aurait dû te mettre la puce à l'oreille. Mais tu étais tellement sous le charme que tu n'as vu là que prévenance et ce sourire dans les yeux te troublait tant !

Une dizaine de minutes s'étaient écoulées ainsi en plaisants bavardages et vous vous étiez séparés sur une poignée de mains.

Au revoir ?...

- ...Hélène.

- Moi, c'est Christian.

Cette plongée dans le cinéma et cette rencontre inattendue t'avaient soustraite à la monotonie des jours. Hardy et Christian ne formaient plus qu'un. Et, c'est le cœur léger que tu avais rejoint le domicile de ton grand-père.

Tu regagnas Bordeaux peu de temps après pour tes études, mais souvent le regard du jeune homme, son sourire t'accompagnaient.

Ton père devait maintenant verser une pension à ta mère et tu avais cherché un petit emploi pour pouvoir continuer tes études. Qui t'aurait dit que tu te retrouverais ouvreuse trois soirs par semaine dans ce prestigieux cinéma Le Français qui t'avait tant impressionnée quelques années plus tôt ? Il n'était pas toujours facile de se repérer dans le noir pour accompagner les spectateurs retardataires jusqu'à leur fauteuil, mais les quelques pièces glissées dans ta bourse te permettaient de t'offrir les livres que nécessitaient tes études, et tu appréciais de profiter de tous les films projetés dans la salle.

Un jour d'avril 1968, le cinéma avait fait exceptionnellement relâche et tu étais venue prêter main forte à tes collègues d'entretien pour un grand nettoyage de printemps. Tu lavais à grande eau le sol de la rotonde quand tu remarquas un homme lisant les affiches exposées à l'entrée : *La Planète des Singes*, *Un Shérif à New-York* avec Clint Eastwood, *Baisers volés* de Truffaut et ... *Le Franciscain de Bourges* avec Hardy Krüger.

... On jurerait que c'est lui ! Même allure, même blondeur. Mais que ferait-il à Bordeaux alors qu'il était à Bourges il y a presque un an ?

Tu abandonnas ton seau, t'essuyas les mains au tablier, l'ôtas prestement et t'avanças discrètement vers lui. Un coup d'œil latéral.

- Christian ! Si je m'attendais à vous voir à Bordeaux aujourd'hui !...

Un sourire et la douceur de ses yeux...

- Et moi, donc. Vous êtes aussi dans la région ?

- J'y habite depuis mon enfance. A Bourges, j'étais en vacances chez mon grand-père.

- Ah ! Je me souviens maintenant, c'est à Bourges que nous nous sommes rencontrés.

Votre visage me disait quelque chose, mais je n'arrivais pas à retrouver...

- Vous venez vous voir sur l'écran ?

- Je travaille à Bordeaux depuis deux mois. Je ne connais encore personne et il faut bien se distraire. Quant à me voir, entre ce qui se filme et ce qui reste au montage, il y a de la perte ! Je ne sais même pas si je suis sur la pellicule.

- Vous verrez bien. La projection commence samedi.

- C'est ainsi que deux jours plus tard vous vous étiez retrouvés. Christian n'était apparu sur l'écran qu'une seconde en arrière-plan, mais vous aviez admiré tous les deux ce moine-soldat allemand, qui, au péril de sa vie avait soutenu des résistants français en prison. Pour la deuxième fois ton idole incarnait un personnage d'exception. Tu ne vivrais qu'avec un homme qui lui ressemble, beau, généreux, courageux, comme lui.

Les jours suivants, ton beau figurant revint souvent t'attendre au pied de la rotonde. Tu avais enfin une affection, une présence, un soutien dont tu étais privée depuis l'enfance. Christian se confondait avec Hardy ou plutôt les personnages qu'il avait incarnés. Tu te perdis dans l'océan de ses yeux et lui, trouvait bien jolie, cette blondinette pétillante. Vous aviez uni vos solitudes et six mois plus tard vous étiez passés la bague au doigt.

Une période idyllique dans le petit appartement. Tu avais enfin trouvé ton homme, ton port, ton univers.

Mais un soir, Christian était rentré plus tard. : « J'ai retrouvé un copain que je n'avais pas vu depuis deux ans. On est allés prendre un verre. »

Jour après jour le « copain » prit de plus en plus de place. « Il vit seul et n'a pas le moral. »

Ton mari rentra souvent à deux, trois heures du matin et lorsqu'il s'étendait près de toi et s'endormait comme une brute, empestant l'alcool tu réentendais dans la nuit poisseuse les mots qui t'avaient fait sourire sous le soleil de Bourges : « Je vous offre mon Orangina ? Honnêtement, je préfère un whisky. »

A combien de verres en est-il ce soir ? Comment as-tu pu être aussi naïve ? Quelle vie t'offre-t-il aujourd'hui ? Chaque fois que tu as voulu lui parler tu t'es heurtée à un mur : tu te faisais des idées. Il pouvait bien profiter un peu des amis et prendre un moment de liberté. Toi, de toute façon, avec ta grossesse difficile et maintenant la petite, tu devais rester à la maison. Il étouffait dans ces cinquante mètres carrés... Il n'avait pas envie de s'enterrer vivant...

Tu commençais enfin à ouvrir les yeux : Ton mari était en fait, un inconnu. Tu avais voulu voir en lui l'homme idéal à qui il ressemble tant. Quel leurre ! Mais comment renoncer si rapidement à ton rêve ?

La petite Nadine gazouillait dans son berceau. Christian la dévorait de baisers. Elle avait ses yeux. Elle était superbe. Sa fille, c'est ce qu'il avait fait de mieux dans sa vie.

Il redevint plus tendre avec toi. Tout espoir n'était donc pas perdu. Il allait se ressaisir. Vous formeriez tous les trois une vraie famille.

Sur la table, elle a disposé une bouteille de vin. Elle sait que si elle ne la met pas, Christian ira la chercher en ajoutant une remarque acide. Ses yeux s'embrument.

L'alcool ne lâche pas si facilement ses proies. Certes, après la naissance de la petite, il fréquentait un peu moins les bars, mais tu voyais bien les bouteilles et le porte-monnaie se vider à la maison.

Tu avais tenté de le raisonner :

- Christian, ça ne peut plus durer, tu te détruis.
- Fiche-moi la paix. C'est pas un verre ou deux ...
- Une bouteille ou deux, tu veux dire.
- Faut toujours que t'exagères !

Vous aviez fêté le premier anniversaire de la petite Nadine mais le climat devint de plus en plus tendu entre vous. Christian reprit de plus belle la fréquentation des copains et des bars.

Tu ne supportais plus de le voir revenir comme une épave.

- Il faut vraiment te soigner, te désintoxiquer. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour notre fille.

- Fiche-moi la paix. J'ai besoin de ça pour supporter ce boulot de docker à la con.

Christian, sans qualification, n'avait pu en effet trouver que cet emploi sur les quais de Bacalan. A la sortie de ce travail pénible et ingrat, il fallait bien prendre un peu de plaisir, disait-il.

A quoi tient une vie ? Un bon ou mauvais choix fait à un moment précis... Hélène, ne ressasse pas ainsi tes souvenirs, c'est trop douloureux. Avance, vis au présent.

Tu as eu la chance d'obtenir un poste d'institutrice remplaçante dans le quartier, à l'école Marcel Achard.

Depuis quelques semaines tes collègues ont remarqué ta mine défaite et t'entourent du mieux possible. Tu te confies parfois à Sophie, quand la charge se fait trop lourde.

Vendredi dernier, à la sortie des cours elle t'a proposé : « Dimanche après-midi, je te garde Nadine. Va donc au cinéma te changer les idées. Tu n'y es pas allée depuis une éternité. »

Tu as d'abord refusé, mais devant son insistance, as fini par céder.

Une affiche éveille ta curiosité: En noir et blanc, deux visages superposés et tronqués : *La Rupture*, de Claude Chabrol avec Stéphane Audran et Jean-Pierre Cassel. Tu es toi-même une femme cassée. Ce film devrait te parler. Il te parle, en effet, te serre les entrailles et te



brouille les yeux. Dans la salle obscure, cette femme maltraitée par son mari et qui doit fuir avec son enfant, ce désamour, la mort du rêve, ce gouffre sans fond, c'est ta vie.

Toi aussi tu dois partir. Tu as voulu croire que ton amour le sauverait, mais tu vois bien que l'alcool le ronge et l'amour se meurt. Christian ne t'a pas encore battue, mais ses yeux brillent parfois d'un éclat inquiétant.

Toujours hantée par les images sombres, tu récupères ta fille, et regagnes le petit appartement, gorge nouée, chape de plomb sur les épaules. Ton mari n'est toujours pas revenu.

Cette histoire t'a bouleversée. Tu essaies de lutter contre le gris qui t'envahit, ce poids qui t'opresse : Dans le film, il se drogue. Christian, lui, se limite à l'alcool. Il ne t'a encore jamais battue...

Un frisson. Une nausée soudaine. Une crainte obscure. Tu te diriges vers le petit lit. Ta fille dort. Tout va bien. Respirer à fond. Savourer la chance d'avoir un enfant. S'occuper l'esprit : faire le point sur le compte bancaire par exemple. Encore un découvert de trente mille francs et bien sûr, des agios ! Il faut absolument en discuter ce soir. Vous vous enfoncez et ne pourrez pas remonter la pente.

Plus de vingt heures. Christian arrive enfin, un tantinet éméché et s'appuie contre le buffet pour maintenir son équilibre. Dans l'atmosphère lourde, Hélène tente un :

- Christian, il faut que je te parle.
- Ouuaïii. Le contraire serait surprenant.
- J'ai vérifié le compte bancaire.
- Ouuaïii ...
- Nous allons être dans le rouge.
- Ben, fais un emprunt.

- Un emprunt, il faut pouvoir le rembourser.

- Tu as toujours raison, toi, l'intello. Il faut être parfait, impeccable, irréprochable.

C'est de ma faute, hein, tout est de ma faute...

- Calme-toi, Christian, calme-toi. Tout pourrait encore s'arranger si tu acceptais de te soigner.

- Tu me fais suer, je ne suis pas malade.

Il veut s'asseoir, titube, va s'effondrer. Hélène tente de le soutenir. D'une bourrade, il la repousse violemment. La tête heurte l'angle du buffet, la photo tombe. Trou noir. La jeune femme inanimée, git sur le carrelage. Christian, mains tremblantes, saisit le téléphone. Klaxon. Ambulance. Le médecin trouve un homme hébété, prostré dans un fauteuil, tête dans les mains. « Désolé, monsieur. Rupture des cervicales, nous ne pouvons plus rien faire. »

Dans le cercueil, deux jours plus tard, son amie Sophie glissera doucement près d'Hélène une photo d'Hardy Krüger, son bel amour de cinéma.